

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.
PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue de f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOTTÉ, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en

Monaco, le 16 Juin 1867.

S. A. S. le Prince est arrivé à Paris mardi matin 11 juin, après avoir fait un heureux voyage.

Le Prince Albert a quitté Porto-Rico le 7 mai et est arrivé, le 13 du même mois, à la Havane, d'où le *Fernand Cortéz*, sur lequel S. A. S. est embarquée, se disposait à partir dans peu de jours pour Vera-Cruz.

A cette date, la santé du Prince était très satisfaisante.

Son Altesse Royale le Comte Guillaume de Wurtemberg ayant, par suite des événements survenus l'année dernière en Allemagne, donné sa démission de Gouverneur Général d'Ulm, qui a cessé d'être forteresse fédérale, Sa Majesté le Roi, afin de récompenser ses longs et loyaux services, lui a conféré le grade de Général d'infanterie (Maréchal) de l'armée Wurtembergaise.

Le Roi a, en outre, créé son auguste cousin Duc d'Urach : ce titre, appartenant au chef de la Maison régnante, tire son origine de la ville d'Urach, en Wurtemberg et rappelle l'une des plus anciennes possessions de la Famille Royale.

MARIA DEL POZZO,

Princesse de la Cisterna, Duchesse d'Aoste.

La généalogie de la princesse que vient d'épouser le second fils de Victor-Emmanuel nous a paru intéressante à rechercher en ce moment.

La famille remonte, dit-on, au patriciat de l'ancienne Rome: Del Pozzo de la Cisterna (en français, du puits de la citerne) *gens a puteo*, en latin.

En Piémont, Guy del Pozzo, juge de Biella et commissaire de l'empereur Frédéric Barberousse (1154) fut la souche de la maison.

On cite dans la ligne directe et non interrompue depuis Guy del Pozzo jusqu'à la princesse de la Cisterna, née comtesse de Mérode, — mère de la duchesse d'Aoste, — dans la personne de laquelle s'éteindra cette filiation non interrompue à travers les siècles, toute une série de personnages illustres, dont voici les principaux:

Cassien del Pozzo (1543), magistrat, général, ambassadeur, président du Sénat de Turin;

Charles-Antoine del Pozzo, qui mourut archevêque de Pise, après avoir été homme d'Etat;

Amédée 1^{er} del Pozzo, premier marquis de Voghera,

envoyé par M^{me} Christine, régente de France (xvii^e siècle), en ambassade auprès du pape;

Son fils François V, acquéreur de la Cisterna, château-marquisat près Asti et fief dit *ecclesiastique*. Ce marquisat donne le titre de prince de Belriguardo;

Jacques II, fils de François V, qui fut investi du droit de battre monnaie, même en or, et de juger en cassation les causes civiles et criminelles;

Joseph-Alphonse del Pozzo, qui perdit ces deux droits en échange de l'investiture de prince de la Cisterna; ce titre *princier* est encore seul et unique en Piémont;

Charles-Emmanuel, fils de Joseph-Alphonse et père de la duchesse d'Aoste, chambellan de la *princesse Pauline*, duchesse de Guastalla, et *sœur de Napoléon 1^{er}*, créé *baron de l'Empire* en 1810. Emigré libéral en 1815, il habitait Paris en 1820. Très lié avec Lafayette. Épousa à Bruxelles, en 1846, la comtesse Louise de Mérode, aujourd'hui veuve, et belle-mère du duc d'Aoste. Il mourut en 1864, sans descendance mâle.

La comtesse Louise avait quatre sœurs, dont l'une est morte princesse régnante de Monaco. Les trois autres ont eu pour mari : S. A. S. le prince d'Arenberg, le marquis de Moustier, Ministre des Affaires Étrangères de France et le comte Werner de Mérode.

La famille de Mérode compte des alliances avec les familles impériales et royales des Bourbon, d'Autriche, de Danemark, de Prusse, de Russie et de Savoie.

Une princesse de Nassau-Adhamar, mariée (1740) au comte Jean de Mérode (qui est le trisaïeul de la duchesse d'Aoste), avait pour cousine germaine la reine de Sardaigne, qui fut elle-même l'aïeule des comtesses de Provence et d'Artois, et la trisaïeule de Marie-Anne-Caroline, impératrice d'Autriche.

A la même époque, une autre cousine germaine de la comtesse Jean de Mérode épousa le prince de Savoie-Carignan, qui est le bisaïeul de Victor-Emmanuel, aujourd'hui régnant et le trisaïeul du duc d'Aoste, qui épouse ainsi sa cousine, seule héritière du titre (car elle n'a ni frères ni sœurs) et de la fabuleuse fortune des la Cisterna.

Il y a deux mois le roi a conféré à la princesse veuve et à la princesse Maria le rang d'altesse.

Sans égales sont, dit-on, les vertus et mérites de la jeune duchesse d'Aoste; bienfaisante avant tout, connaissant presque toutes les langues vivantes, elle sait jusqu'à l'économie politique et le droit international; musicienne d'un rare talent; elle peint aussi remarquablement le paysage.

(Gazette des Étrangers.)

Nul événement à signaler; la chronique sommeille, cette semaine. Nous profiterons des loisirs que nous fait cette disette de nouvelles pour passer en revue les principales feuilles du littoral.

Nice possède les deux journaux politiques, le *Journal de Nice*, quotidien, et le *Phare du Littoral*, hebdomadaire.

Le *Journal de Nice*, rempli avec succès une tâche délicate. Il a pour directeur politique M. de Courmaceul qui manie la plume aussi bien que les ciseaux. Nous nous inclinons respectueusement devant ce difficile labeur du bulletin quotidien. Le *Journal de Nice* publie beaucoup de correspondances, tant de Paris que de Florence et de Rome. Tout cela est bourré de renseignements. La chronique locale est aussi fort bien nourrie, et nous sommes souvent heureux d'en recueillir quelques miettes, car, en dépit du proverbe *on ne prête qu'aux riches*, nous trouvons plus commode de leur emprunter.

Le *Phare du Littoral* est un journal de poids sérieusement élucubréd. Naguère encore, M. Lucien de Capeuil y faisait entendre la note gaie. Il babillait, babillait, babillait comme un pinson en cage; un beau jour, la cage s'est ouverte et l'oiseau s'est envolé. Espérons qu'on le retrouvera quelque part, à Nice ou à Paris.

A propos du *Phare*, nous lui devons une rectification. Notre numéro du 2 juin publiait, d'après cette feuille, quelques lignes sur le train de plaisir de Nice à Paris. C'est par erreur que cet entrefilet a été placé sous la rubrique : *on lit dans le Journal de Nice*. Le *Phare* nous demande des explications, les voilà; nous nous exécutons de bonne grâce.

La petite presse est aussi fort bien représentée dans le chef-lieu des Alpes-Maritimes.

L'*Indicateur de Nice* justifie bien son titre; les étrangers y trouvent tous les renseignements; pour eux un numéro de ce journal est un indispensable *vade mecum*. La chronique locale de l'*Indicateur de Nice* est moins nourrie de faits que féconde en appréciations toujours spirituellement exposées. Le rédacteur, M. Marie de St-Germain, est un mordant polémiste; mais, poli non moins que lettré, il discute avec urbanité, et ses arguments peuvent se passer de gros mots. Aiguillant l'épigramme sans s'abaisser jamais à la plaisanterie triviale, sans avoir recours à l'injure, son arme est le dard et non la massue. Comme il connaît à fond tous les secrets de l'escrime littéraire, il laisse à d'autres la boxe et le pugilat. Ces fines qualités, qui sont en somme celles de l'esprit français, nous semblent précieuses, aujourd'hui que la langue verte tend à passer dans les mœurs du journalisme.

M. de Saint-Germain publie en outre dans son journal une série de portraits littéraires, la *presse parisienne en vareuse*, fort goûtée du public lettré.

Sainte-Beuve, le docteur Véron, Ulysse Pic, Delvaux sont déjà dessinés, et de main d'ouvrier. L'auteur a approché tous ses modèles; il a vécu dans l'intimité de quelques-uns; il peut donc buriner ces figures très exactement. Ces portraits réunis en volume feront un livre remarquable et, nous l'espérons, remarqué.

Faisons maintenant le tour du *Mont-Chauve*, journal littéraire, rédigé par M. Honoré Guittou seul, comme Alexandre Dumas.

Il possède une vaillante plume, M. Guittou, et une lame redoutable. Son épée brille, nue, à côté de son encrier, c'est lui qui le dit; qui s'y frotte s'y pique! A droite, à gauche, M. Guittou frappe sans trêve ni merci; il écrit avec son sabre, il se bat avec sa plume; sus! sus! et cela avec une ardeur, un emportement, la *furia francese!* Nous ne lui adresserons qu'un reproche: ses coups prouvent un poignet solide mais ils sont portés sans discernement; il se jette dans la mêlée tête baissée, et frappe d'estoc et de taille sur les amis, sur les ennemis, sur le roi, sur la ligue; l'odeur du sang, le parfum de l'encre le grisent. Il se bat tantôt pour son Dieu, tantôt pour sa dame, arborant tous les étendards, car, avant tout, il lui faut un drapeau à ce soldat, n'importe lequel. Ainsi un des derniers numéros du *Mont-Chauve* débutait par un article clérical et finissait par la biographie élogieuse d'un démocrate. Les opinions les plus opposées étaient représentées dans ce numéro; le *Mont-Chauve* marche sur les traces de *Figaro*.

Que M. Guittou ne prenne pas ceci pour une critique! nous aimons ces caractères prime-sautiers qui, gardant le feu sacré de la jeunesse, n'ont pas encore acquis cette qualité négative qu'on appelle l'esprit de conduite. Ceux-là peuvent vingt fois par jour changer d'opinions; selon l'émotion du moment, ils brûlent ce qu'ils ont adoré, ils adorent ce qu'ils ont brûlé avec une si irrésistible conviction, avec une telle bonne foi qu'on ne saurait leur en vouloir. L'habileté leur fait peut-être défaut; non l'honnêteté, non le courage.

Nice possède encore deux journaux, le *Journal des Etrangers* et les *Echos de Nice*. Nous n'en dirons rien sinon qu'ils paraissent en hiver seulement pour donner les listes des étrangers. Sitôt que vient avril, ils se livrent aux douceurs de la sieste. Ce sommeil dure jusqu'en octobre.

Les Alpes-Maritimes comptent encore un journal, la *Revue de Cannes*, qui a récemment fusionné avec le *Journal de Cannes* et ne s'en porte pas plus mal.

L'*Echo du Var* est peut-être le mieux fait des journaux du littoral; le succès est venu à lui et dernièrement cette feuille agrandissait son format. Tous les articles en sont soigneusement rédigés, sauf quelques correspondances d'un goût contestable et d'un français douteux, mais les rédacteurs ordinaires de l'*Echo du Var* se distinguent par leur phrase élégante et correcte. Dans la chronique au jour le jour, signée *Uterque*, on trouve beaucoup d'humour, de l'observation et le souci du bien dire qui tourmente les bons écrivains.

Le *Journal d'Hyères*, chargé de défendre les intérêts de la localité, remplit sa tâche avec beaucoup de zèle. Il vante le climat et les sites d'Hyères avec un enthousiasme louable et nous n'y verrions aucun mal s'il ne poussait parfois l'amour du clocher jusqu'à dénigrer les sites et le climat des villes voisines. Il semble, à l'entendre, que la Bible se soit trompée; ce n'est pas sur Gabaon que Josué arrêta le soleil, c'est sur Hyères. Ce zèle outremanque le but, en le dépassant. Il y a des palmiers

et du soleil sur toute la côte méditerranéenne; et nulle station ne les monopolise, pas même Bordighiera. Chacun pour soi est une fort belle maxime, je le veux bien; mais n'outrepassons point le conseil qu'elle nous donne; faisons valoir nos avantages, soit; mais ne nions pas les agréments d'autrui.

Nous ne parlerons ni des journaux de Toulon, ni de ceux de Marseille; ces grandes villes ne sont pas de notre ressort. Nous n'avons voulu que mentionner les feuilles des villes d'hiver du littoral de la Méditerranée. Pour nous ce littoral commence à Hyères et finit à Menton.

Un nouveau confrère nous est né, dans les Pyrénées; c'est le *Journal des Eaux Bonnes*. Bonne chance!

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On nous écrit que la session générale de l'association scientifique de France sera tenue à Marseille les 17, 18 et 19, et à Toulon le 20 juin 1867.

On lit dans le *Sémaphore*:

Le vent qui soufflait impétueusement samedi a fait craindre un instant que les Courses nautiques annuelles de la Société des Régates Marseillaises ne fussent peu favorisées. Fort heureusement la journée de dimanche a été magnifique et les Courses ont pu s'effectuer sans encombre et au mieux des désirs de nos canotiers, grâce à la fraîche brise qui avait succédé aux rafales mistraliennes de la veille.

Un grand nombre d'invités avaient pris place aux tribunes dressées par les soins de la Société des Régates sur la jetée du Phare de la Joliette, et la foule, toujours plus avide de ce spectacle nautique, s'étagait sur les hauteurs environnantes.

Vers une heure et demie le canon du stationnaire donnait le signal du départ et, grâce à la brise qui a favorisé les embarcations, tous nos canotiers étaient rentrés dans le port à quatre heures moins un quart.

Les Courses ont été généralement bien fournies.

Il paraît que les trains de plaisir organisés par l'administration du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée sont appréciés de nos populations, puisque l'empressement des voyageurs loin de faiblir semble au contraire s'accroître. Ainsi la ville de Toulon qui était demeurée insensible la première fois à l'attrait d'un train de plaisir, vient de sortir de son apathie. Qu'on en juge par les lignes suivantes que nous lisons dans le dernier numéro de la *Sentinelles*:

« Le premier train de plaisir, dit cette feuille, est parti de notre gare le 5 juin, à 4 h. 45 m. du soir, à l'arrivée du convoi venant de Nice, en ramassant tous les souscripteurs qui s'étaient fait inscrire dans les diverses stations de la ligne.

Le train a dû se mettre en route en laissant dans la salle d'attente une centaine de voyageurs arrivés trop tard pour prendre leurs billets. »

Le ministère de la marine et des colonies fait savoir la date des concours pour l'admission à l'école navale impériale en 1867. Les compositions se feront dans les centres d'examen les 2 et 3 juillet.

GERBE PARISIENNE.

Voici quelques réflexions de légiste publiées par le *Nord* à propos de l'attentat du Bois de Boulogne dont les journaux de Paris sont encore tout émus.

Il est plus que probable que le dénoûment judiciaire de l'attentat du bois de Boulogne ne se fera pas longtemps attendre; l'instruction aura toute la rapidité compatible avec les difficultés de l'affaire et les garanties d'une justice éclairée. L'émotion ressentie par l'esprit public en France, au milieu de la détresse morale et de la confiance que l'aspect de Paris depuis quelques jours semblait autoriser, a été trop violente pour souffrir les délais d'un apaisement à long terme. C'est une secousse d'ailleurs qui retentit dans le monde entier et qui intéresse ce qu'il y a de plus délicat dans les relations internationales; le sens le plus philosophique et le plus élevé de l'Exposition universelle en reçoit un démenti et un échec qui, très-pénibles pour tous, le sont particulièrement pour le peuple dont l'initiative avait préparé cette magnifique démonstration des progrès de la civilisation et de l'humanité. S'il y a une réparation possible pour un aussi grand mal, elle a besoin d'être prompte; l'impression d'un semblable forfait ne peut s'atténuer, tant qu'on demeure sous le coup du devoir douloureux qu'impose la nécessité du châtement.

Si l'information judiciaire ne devait pas le laver de toute intention coupable envers l'empereur Napoléon, l'accusation, comprenant alors un attentat commis et contre l'empereur Alexandre et contre le souverain de la France, entraînerait, comme conséquence possible, la compétence de la haute-cour de justice. La Constitution de 1852 a elle-même institué cette juridiction exceptionnelle pour juger, sans appel ni recours en cassation, toutes les inculpations de crimes, d'attentats ou de complots contre le Souverain et contre la sûreté intérieure ou extérieure de l'Etat. La haute-cour se compose d'une chambre formée de conseillers à la cour de cassation avec l'assistance d'un jury de 36 membres titulaires pris, non plus sur la liste ordinaire des jurés, mais parmi les conseillers généraux des départements que désigne le sort. Toutefois, elle ne peut être saisie des affaires de sa compétence qu'en vertu d'un décret impérial.

Nos lois, qui n'ont pu prévoir un attentat commis en France sur la personne d'un Souverain étranger, n'ont pas organisé de juridiction particulière pour cette hypothèse monstrueuse, et ce fait revien trait naturellement aux tribunaux répressifs de droit commun, à la cour d'assises. Ce ne serait qu'autant que l'accusation retiendrait à la charge de l'assassin du bois de Boulogne une tentative criminelle dirigée aussi contre l'empereur Napoléon, qu'il pourrait y avoir lieu de saisir la haute-cour; dans cette supposition même il est peu vraisemblable qu'on y eût recours. L'Empereur a constamment abandonné jusqu'ici à la justice des cours d'assises ordinaires les conspirateurs qui se sont attaqués à sa vie, même Orsini et ses complices avec l'épouvantable appareil de leurs sanglants projets. Les précédents, vous le voyez, sembleraient en tous cas attribuer l'affaire à la cour d'assises.

Au reste, cour d'assises ou haute-cour, c'est bien à la justice française qu'appartient le jugement du misérable qui a tiré sur les Empereurs. Il s'agit d'un fait commis en territoire français, et il est justiciable de nos tribunaux; la circonstance que le coupable est sujet de l'empereur de Russie ne pourrait le soustraire à ces règles. Le droit des gens ne reconnaît pas aujourd'hui, si même il l'a jamais formellement reconnu, qu'un souverain en voyage à l'étranger conserve un droit de juridiction quelconque, même sur les gens de sa suite. C'est d'ailleurs une pénible mission que la justice française aura ici à remplir, et pour s'en honorer elle aura besoin de se reporter aux intérêts considérables dont la défense lui est confiée.

VARIÉTÉS.

UN SAGE.

Il y avait une fois une jeune et jolie femme qui avait été mariée, à seize ans, au vieux marquis de Millétoiles. Comme elle avait du cœur et du bon sens, elle ne haïssait point son mari, bien qu'il l'eût épousée par amour et en bravant le préjugé qui veut qu'un marquis n'épouse qu'une fille noble de nom.

La jeune marchessina — elle était italienne — remplissait donc ses devoirs, tout simplement comme une honnête femme, et le marquis était heureux. C'est pourquoi il mourut, le génie qui préside à la vie des marquis ne pouvant souffrir le spectacle des gens heureux et mariés.

Quand elle fut veuve, la jeune marquise prit la résolution de rester, pendant tout le temps de son deuil, enfermée dans la château de Millétoiles, que lui avait laissé, avec toute sa fortune, le mari qu'elle regrettait sincèrement.

Cette résolution n'était pas sans mérite, chez une jeune femme de dix-sept ans.

Comme elle avait toujours vu son mari honnête homme et charitable, et qu'elle était très pieuse, la marquise ne douta pas un instant qu'il ne fût au ciel. Cette pensée diminua sa douleur qui devint bientôt une douce mélancolie. Bien qu'elle n'eût avec elle que sa nourrice, un vieux chapelain et une douzaine de serviteurs, elle ne s'ennuyait pas.

Elle se levait chaque matin avec le soleil, et descendait dans les jardins. Là elle admirait les fleurs nouvellement écloses; puis elle allait voir ses oiseaux. Ensuite elle venait et trempait ses belles mains dans l'eau. Quelquefois elle se signait avec cette eau courante, comme avec de l'eau bénite, et, levant ses beaux yeux au ciel, elle pleurait. Ne vous attendrissez pas trop sur les pleurs de la marquise, car souvent aussi, quelques minutes après avoir pleuré au bord du ruisseau, elle chantait en s'accompagnant du piano. Pleurs et chants, tout était sincère et nerveux.

M^{me} de Millétoiles était veuve depuis six mois et venait de prendre le demi deuil qu'elle portait en blanc, quand, un matin qu'elle se rendait près du ruisseau, elle rencontre le jeune comte de Centétoiles — un parent de son mari — qui arrivait de France, se rendant à Rome, et qui venait, de la part d'une commune parente, saluer la marquise et lui offrir ses compliments de condoléances.

Le comte avait vingt-six ans, il était brun avec de grands yeux bleus rêveurs, l'air grave d'un homme revenu de la Chine et du Mexique, et pour qui, la faim, la soif, la fatigue, le coucher sur la dure à la belle étoile, le mal de mer et les marches forcées, n'ont plus ni charmes ni mystères.

Il était donc brun avec de grands yeux bleus, l'air grave, le teint pâle, de petites moustaches noires, qu'il dédaignait de friser ou d'allonger en croc, la taille à souhait, et lieutenant de chasseurs à pieds. Vous allez croire que je le fais exprès, mais rien n'est plus vrai, il s'appelait : Rolland, Brutus, Espoir.

Mon cousin, dit la petite marquise, je ne vous attendais pas ce matin. Notre tante en m'annonçant que vous vous arrêteriez quelques jours chez moi, me disait que vous étiez souffrant et que vous voyagez à petites journées.

— Je vais beaucoup mieux, madame, dit Rolland, et il offrit son bras à la marquise. Ils reprirent le chemin du château. La matinée était splendide, le parc embaumé, les oiseaux en fête, on se serait cru en paradis.

Ils allaient à pas lents et en silence. Le vent en passant dans les cheveux de la marquise, apportait à Rolland un parfum si enivrant qu'il le pouvait à peine supporter, son cœur battait, battait. Je suis ensorcelé, se disait-il, et il frémissait en sentant un bras blanc et nu. On était en juillet, et les manches de mousseline de la marquise flottaient, sans couvrir son bras qui s'appuyait sur celui de Rolland.

— Ma tante me dit que vous êtes militaire, mon cousin, et que vous avez fait toutes les dernières campagnes?

— Oui, madame, j'ai eu l'heureuse chance de faire partie d'un bataillon qui a été en Chine et au Mexique.

— Vous allez à Rome?

— Oui, pour y régler les affaires d'un parent de... que j'y ai perdu.

— Reviendrez-vous par Millétoiles?

— Si vous me le permettez.

Quand ils eurent monté les six marches en marbre blanc du perron, la marquise quitta le bras de Rolland, et ordonna à un valet de pied de conduire le comte dans l'appartement qui lui avait été préparé. Puis elle tendit la main au jeune comte en disant :

— Vous devez être fatigué, on vous servira à déjeuner chez vous; au revoir mon cousin, à ce soir.

Au lieu de rentrer dans son appartement, la petite marquise courut à la chapelle du château, et, se prosternant, elle remercia Dieu avec élan, avec amour, avec passion. — De quoi remerciait-elle Dieu? Elle le savait sans doute, quant à moi je ne fais que le soupçonner. En sortant de la chapelle, elle se rendit dans la grande serre, ne voulant confier à personne, ce jour-là, le soin de choisir les fleurs destinées à sa toilette.

Elle cueillit les plus belles roses blanches et un gros bouquet de violettes doubles, puis, avec son butin, elle monta chez elle, et pour la première fois de sa vie la belle enfant contempla avec bonheur sa splendide beauté, sa jeunesse, et la liberté d'aimer, sans manquer à ses devoirs.

« Que mon cousin est charmant, se disait-elle; quel air noble et fier. Tout me plaît en lui, même sa tristesse, car il est triste... peut-être... oh! non, il n'aime personne, et il m'aimera, quelque chose me le dit. Ah! s'il devait ne pas m'aimer, j'en mourrais. »

Bien que lieutenant de chasseurs, et encore qu'il fût à l'âge où, « les immodérées et charmeresses séductions de la volupté » exercent tout leur empire, notre Rolland était sage, au point que les sept sages de la Grèce n'étaient que fous auprès de lui. Cette sagesse ne lui avait coûté ni sacrifices, ni combats, car il n'avait jamais aimé d'amour, et ne se doutait même pas de ce qu'était cette passion. Jugez de son étonnement et de sa douleur, en se sentant tout à coup amoureux fou et comme foudroyé par les beaux yeux de la marquise.

Il se promenait de long en large dans sa chambre formant mille projets, et entre autres celui de partir sans revoir la marquise. Il toucha à peine au déjeuner qu'on lui servit dans son appartement.

Vers deux heures, il sortit de sa chambre. Le domestique, attaché à son service, était assis sur une banquette et sommeillait doucement. Le comte ne voulut point le réveiller, et voyant une longue galerie devant lui, il s'y engagea. Cette galerie, remplie de portraits de famille, conduisait à un grand salon, la porte à deux battants était ouverte, Rolland entra. Ce salon était magnifique, mais rien n'égalait la vue qu'on y avait par une immense porte croisée ouverte sur le balcon. Une grande tente, en étoffe de soie pourpre, tamisait les rayons du soleil. Le comte s'accouda sur la balustrade en marbre blanc, il admira les jardins, les pièces d'eau, le bois d'orangers et de lauriers-roses, puis il tomba dans une profonde rêverie pendant laquelle son front s'illuminait d'une flamme intérieure, ou se voilait d'une tristesse navrante.

Il y avait longtemps qu'il était ainsi plongé dans ses réflexions, qui le charmaient et le navraient tour à tour, quand un violent coup de tonnerre le réveilla en sursaut. Le soleil était plus brillant que jamais et la chaleur étouffante, les mille parfums qui montaient des jardins remplissaient l'air.

Rolland fit quelques pas sur le balcon qui se prolongeait sur toute la façade du château. Tout à coup, il s'arrêta, retenant un grand cri. Il était en face d'une porte toute grande ouverte. Ses regards plongeaient dans une chambre tendue de taffetas lilas et de mous-

seline blanche. La marquise dans un nuage de mousseline et de tulle blanc, une rose blanche dans ses cheveux noirs, dormait belle comme Vénus. L'un de ses bras appuyé sur le coussin du canapé, soutenait sa jolie tête.

Rolland la regardait tout plein d'admiration et d'amour et près de tomber à ses genoux. Elle fit un mouvement, il se sauva.

Une heure après il était loin.

A quatre heures, quand la marquise descendit aux jardins où elle comptait trouver Rolland, on lui remit une lettre :

« Madame,

« Le désir d'avoir des nouvelles de ma femme, dont je trouverai des lettres à Rome, me fait quitter Millétoiles plus tôt que je ne pensais et sans vous revoir.

« Croyez à tout mon respect et à mon affection.

» Votre cousin,

ROLLAND DE CENTÉTOILES. »

La pauvre petite marquise a pris le voile ces jours derniers. Elle a donné le château de Millétoiles à son cousin.

Rolland est depuis un mois entre la vie et la mort. Sa femme, qui est très dévote, fait dire chaque jour une messe pour lui : — Mon mari est revenu d'Italie tout à fait malade et comme ensorcelé, dit-elle à tous ceux qui vont prendre des nouvelles du comte.

AP.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 7 au 14 juin 1867.

NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, m. d.
MARSEILLE. b. Econome, français, c. Aubert, id.
GÈNES. b. Nautilus, id. c. Oulonne, sur lest
ANTIBES. b. St-François, id. c. Anforti, m. d.
NICE. b. Marie, id. c. Constantin, id.
ID. b. v. Charles III, national, c. Ricci, sur lest
GOLFE JUAN. b. Jeune Louise, français, c. Barralis, sable
ID. b. le Var, id. c. Jaume, chaux
ID. b. St-Antoine, id. id. sable
NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, m. d.
GOLFE EZA. b. St-Joseph, français, c. Giordan, chaux
VILLEFRANCHE. b. St-Louis, id. c. Jaume, id.
MENTON. b. Cécile, id. c. Gilbert, sur lest
GOLFE JUAN. b. Marin, id. c. Arnulf, sable
NICE. b. Trois frères, id. c. Forconi, m. d.
ID. b. v. Charles III, national, c. Ricci, id.
FINALE. b. Antoine Saccone, italien, c. Ricci, charbon
NICE. b. Marie, français, c. Constantin, m. d.
SANREMO. b. Providence, italien, c. Gazzoli, briques
NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, m. d.
GOLFE JUAN. b. Elan, français, c. Gabriel, sable
ID. b. St-Ange, id. id. id.
ID. b. Trois amis, id. c. Castillon, id.
NICE. b. Vierge des Anges, id. c. Palmaro, m. d.
GOLFE JUAN. b. Evaline, id. c. Gabriel, sable
ID. b. St-Jean, id. c. Barralis, id.
NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, m. d.
CETTE. b. Rachel, français, c. Mattei, id.
GOLFE JUAN. b. Résurrection, id. c. Clais, sable
NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, m. d.

Départs du 7 au 14 juin 1867.

GOLFE JUAN. b. Troismis, français, c. Castillon, s. lest
ID. b. Elan, id. c. Gabriel, id.
NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, id.
GOLFE JUAN. b. St-Ange, français, c. Gabriel, id.
MENTON. b. Econome, id. c. Aubert, m. d.
ID. b. Sylphide, id. c. Corras, id.
MARSEILLE. b. Nautilus, id. c. Oulonne, sur lest
ANTIBES. b. St-François, id. c. Anforti, id.
NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, id.
ID. b. Marie, français, c. Constantin, id.
ID. b. Pauline, id. c. Porcelli, id.
MENTON. b. le Var, id. c. Jaume, chaux
GOLFE JUAN. b. St-Antoine, id. c. Jaume, sur lest
ID. b. Jeune Louise, id. c. Barralis, id.
NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, id.
CASSIS. b. Surenir, français, c. Mireur, id.
GOLFE DEZA. b. St-Joseph, id. c. Giordan, id.
MENTON. b. St-Louis, id. c. Jaume, chaux
ST-RAPHAEL. b. Cécile, id. c. Gilbert, sur lest
NICE. b. v. Charles III, national, c. Ricci, id.
GOLFE JUAN. b. Marin, français, c. Arnulf, id.

NICE. b. *Trois frères*, français, c. Forconi, sur lest.
 ID. b. *Marie*, id. c. Constantin, id.
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 CETTE. b. g. *Elvire*, français, c. Palmaro, fûts vides
 NICE. b. *Providence*, italien, c. Gazzoli, sur lest
 MENTON. b. *Vierges des Anges*, français c. Palmaro, m.d.
 GOLFE JUAN. b. *Eveline*, id. c. Gabriel, sur lest
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 ID. id. id. id. id.

VENTE SUR SAISIE.

Le vingt-quatre juin courant, jour de lundi, à deux heures de relevée, il sera procédé par le ministère de M^e Bellando notaire, à la vente aux enchères publiques sur la place St-Nicolas, à Monaco, de diverses marchandises et meubles tels que vins, vermouth, jambons, savons, tables, comptoir, balances et autres.

Le prix sera payé comptant entre les mains de l'officier procédant.

Monaco, le 14 juin 1867.

T. BELLANDO.

Casino de Monaco.

Dimanche 16 juin 1867

CONCERT

Sous la Direction de M. EUSÈBE LUCAS

2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

| | |
|---|------------|
| Marche | FAUST. |
| Ouverture de <i>Don Juan</i> | MOZART. |
| <i>Symphonie en Ut mineur</i> | BEETHOVEN. |
| 1 ^o Scherzo, — 2 ^o Final. | |
| Ouverture d' <i>Oberto</i> | VERDI. |
| Fragment de <i>Poliuto</i> | DONIZETTI. |
| Valse (<i>les Gardes de la Reine</i>) | GODFREY. |
| Polka | PARLOW. |

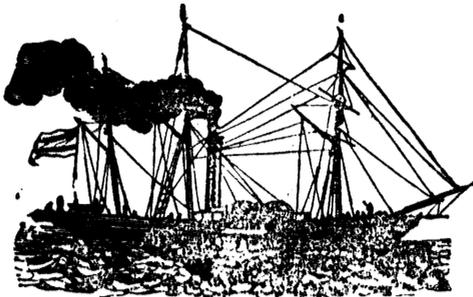
8 HEURES DU SOIR.

| | |
|---|--------------------|
| Marche | WELKER. |
| Ouverture de <i>Lalla-Rouck</i> | F. DAVID. |
| Conjuration des <i>Huguenots</i> | MEYERBEER. |
| Polka-mazurka (<i>la cloche du village</i>) | STRAUSS. |
| Ouverture de <i>Don Pasquale</i> | DONIZETTI. |
| Misère du <i>Trovatore</i> | VERDI. |
| Valse (<i>Viener Kinder</i>) | STRAUSS de Vienne. |
| Final (<i>Postillon-galop</i>) | PEPLOW. |

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n^o 11.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

CORRESPONDANCE
entre Nice & Monaco.



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 4 h. 1/2 du soir

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1^{er} mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^o départ 1 h. du soir.
 3^o — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir.

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} départ 10 h. du matin — 2^o départ 1 h. du soir
 3^o — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

MUSIQUE par M. l'Abbé ALIVON.

Ave Maria. fr. 1,50
L'Eglise ou la barque de Pierre, hommage à Pie IX, 2,50
Les fleurs des Alpes, fantaisie pour piano . . . 2 «
Les Bohémiens, Noël. 2 «
Une crèche de Provence, Noël. 1 «
Le Prêtre, Romance 1,50
 S'adresser au bureau du Journal.

UNE INSTITUTRICE brevetée et munie des meilleurs certificats acquis en Suisse, en Hollande et en Angleterre désire donner des leçons de Français, d'Allemand et d'Anglais. Elle est à même d'enseigner les principes de la musique ainsi que toutes les branches de l'instruction, comme : la littérature française et Allemande, la logique du style avec exercices de composition et de correspondance, l'arithmétique le calcul de tête, la géographie, l'histoire, les divers ouvrages d'utilité et d'agrément, etc.

Pour des renseignements plus détaillés on est prié de s'adresser à M^{me} PREISS, rue du Milieu, 14.

PORTRAITS & PAYSAGES

chez M^{me} FONTAINE, Photographe à Monaco.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE RUSSIE, place du Palais. Table d'hôte et pension.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIÈRE. Déjeuners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension,

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1867.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.